



Recherches Carmélitaines

sous la direction de JEAN EMMANUEL DE ENA

CARMEL ET DÉFI POLITIQUE UNE APPROCHE HISTORIQUE

Éditions  du Carmel

Voici un paradoxe : quel rapport peut-il y avoir entre la vie retirée du monastère et la vie publique de la cité ? Et pourtant...

Nous suivons Thérèse d'Avila, Mme Acarie, Thérèse de Lisieux qui, chacune à son époque, a su incarner son engagement spirituel en étant attentive et présente aux besoins de ses contemporains, en sachant converser avec la société civile, afin d'offrir une autre vision de la marche du monde.

Ce livre propose une réflexion originale en faisant dialoguer le féminin, le politique, le social et le spirituel. Il nous montre que vie spirituelle et « chose publique » ne s'ignorent pas. Nous voici loin de toute fracture entre le religieux et le profane.

Recherches Carmélitaines



L'Institut Jean de la Croix est un centre de spiritualité. Il propose une formation en spiritualité chrétienne et carmélitaine en lien notamment avec l'Institut Catholique de Toulouse.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Un défi est une invitation au combat personnel ou collectif, soit pour réagir à des situations concrètes ou à des événements considérés comme négatifs ou inacceptables ; soit pour obtenir des objectifs positifs considérés comme difficiles, par rapport à soi-même ou à d'autres personnes. Il nous semble que sainte Thérèse assume les deux acceptions de cette idée. Nous verrons comment elle a cherché à les réaliser.

1. « L'ÉPOQUE » DE SAINTE THÉRÈSE : LE SIÈCLE D'OR

1.1 Qu'entend-on par Siècle d'Or ?

Le contexte historique, politique et religieux : quelques protagonistes et dates importantes de 1515 à 1582

Le Siècle d'Or espagnol est une période particulièrement riche dans tous les domaines (politique, artistique, économique, religieux, etc). On considère de manière symbolique qu'il commence en 1492 : fin de la Reconquête des territoires de la péninsule Ibérique et des îles Baléares occupés par les musulmans, découverte de l'Amérique, publication de la Grammaire castillane d'Antonio de Nebrija, première codification d'une langue moderne. D'un point de vue politique il finit en 1659, avec le Traité des Pyrénées. Le dernier grand écrivain fut Pedro Calderón de la Barca, décédé en 1681. Sa mort est considérée comme la fin du Siècle d'Or espagnol des arts et des lettres.

Le terme Siècle d'Or fut conçu par l'érudit Luis José Velázquez, marquis de Valdeflores (1722-1772), qui l'employa pour la première fois en 1754, dans son œuvre *Orígenes de la poesía castellana*, bien que pour se référer exclusivement au XVI^e siècle. Plus tard la définition s'élargit, comprenant toute l'époque classique ou l'apogée de la culture espagnole, essentiellement la Renaissance du XVI^e siècle et le Baroque du

XVII^e.

Lorsque Thérèse naît en 1515, l'unité de l'Espagne est toute récente, fruit du mariage d'Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon qui, devenus rois³ en 1579, la complètent avec la prise de Grenade (1492) et l'annexion de la Navarre en 1512.

Le moment politique espagnol était difficile et délicat. Les Rois catholiques s'étaient proposé de réaliser l'unité nationale. Mais comment y parvenir ? Ils étaient les souverains d'un peuple composé de chrétiens, de juifs et de musulmans. Il leur semblait que la simple intégration territoriale de plusieurs royaumes sous une même couronne ne donnerait pas comme résultat nécessaire une unité nationale authentique. Ils décidèrent donc d'assurer celle-ci en entreprenant une politique d'unité et de réformes religieuses.

La politique de réforme visait l'assainissement des structures ecclésiastiques : réforme des monastères, nomination des évêques, etc. La politique d'unité les avait conduits à accepter et à proclamer le caractère confessionnel de l'État. Elle les poussa plus tard à expulser les juifs et les musulmans qui ne voulurent pas embrasser le christianisme⁴. Elle fut aussi la cause de l'établissement du Tribunal de l'Inquisition, pour veiller à la pureté de la foi. En effet, si les juifs convertis et baptisés renouaient avec leurs anciennes pratiques, une véritable unification nationale devenait impossible à leurs yeux⁵. Ce n'est pas l'objet de notre étude de porter des jugements sur ce choix politique, mais de le rappeler, afin de mieux comprendre l'histoire de l'Espagne du XVI^e siècle.

Après la mort du roi Ferdinand le Catholique en 1516, et la régence de Cisneros, son petit-fils Charles Quint lui succéda de 1518 jusqu'à 1556, date à laquelle il abdiqua en faveur de son fils Philippe II.

L'accueil de Charles Quint en Espagne, en particulier après

son élection comme empereur du Saint Empire romain germanique en 1519, ne se fit pas sans conflit. Elle provoqua un soulèvement connu comme la guerre des *comuneros* (1520-21). La victoire de Charles Quint inaugura une nouvelle étape pour l'Espagne, dont le destin sera désormais lié non seulement à l'épopée de l'Amérique, mais aussi aux conflits en Europe.

L'Espagne, devenue l'empire le plus étendu jamais connu dans l'Histoire, verra encore ses frontières s'élargir avec les îles Philippines, et enfin avec le Portugal et ses territoires en Asie, Afrique et Amérique, après la proclamation de Philippe II comme roi en 1580. Philippe II mourra en 1598. Rappelons cependant que Philippe II n'était plus empereur du Saint Empire, le titre étant revenu en 1556 à son oncle Ferdinand, frère de Charles Quint⁶.

Mais le XVI^e est aussi le témoin de la grande déchirure de l'unité de l'Église, avec le mouvement de réforme protestante inauguré en 1517 par Luther (1483-1546), et le schisme anglican, consommé par Henri VIII (1491-1547), en 1534.

L'Espagne prit parti pour la défense de l'Église catholique et de son unité. Derrière le conflit religieux se cachait une rébellion politique, ce qui entraîna l'Espagne sur les champs de bataille de l'Europe. La rupture religieuse provoquée par la Réforme protestante n'était pas seulement la rupture d'un lien spirituel. Les princes allemands en profitèrent, conscients que rien ne pouvait ébranler autant l'*universitas christiana* recherchée par l'empereur Charles Quint que le schisme religieux⁷. Il est nécessaire de bien avoir présent à l'esprit la nature de l'Empire germanique, dont nous avons parlé plus haut, pour comprendre la portée du conflit.

Si l'on ajoute à cela la défense de ses frontières que l'Espagne menait en permanence face aux prétentions expansionnistes de l'Empire musulman ottoman, nous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La Contre-Réforme

On entend habituellement par Contre-Réforme l'ensemble des actions entreprises au sein de l'Église catholique, en réponse à la réforme protestante. Il est intéressant de signaler que le terme « Contre-Réforme » a été forgé en Allemagne par des auteurs protestants. Il est utilisé pour la première fois en 1776 par le juriste protestant allemand Pütter, pour désigner le retour à la pratique de la religion catholique dans un territoire qui avait embrassé auparavant la foi protestante.

L'historien Léopold Von Ranke, protestant lui aussi, reconnut le caractère unitaire du mouvement de la reconquête catholique, entreprise surtout par les jésuites en Allemagne sous la protection de quelques princes, et en 1843 il donna à ce terme une nouvelle valeur pour désigner une époque historique : « l'époque de la Contre-Réforme ». Chargé d'une nouvelle signification, le terme fut adopté par les historiens allemands, en particulier à partir de la publication de l'œuvre de M. Ritter, *Histoire d'Allemagne au temps de la Contre-Réforme, 1555-1648*, publiée au début du XX^e siècle. Depuis il s'est profondément enraciné dans l'historiographie de tous les peuples⁴¹.

Il est certain qu'il y eut d'abord dans l'Église catholique une réaction de défense face au protestantisme, suivie d'un effort de récupération spirituelle des territoires perdus.

Pour la défense, l'Église eut surtout recours à l'Inquisition et à la publication d'index des livres interdits.

En ce qui concerne le deuxième aspect, elle s'efforça de convertir les protestants des territoires gagnés militairement par les catholiques, en utilisant plusieurs procédés, signalés en grande partie par saint Ignace de Loyola⁴² dans la *Lettre à saint Pierre Canisius* (13 août 1554).

Les agents par excellence de cette reconquête spirituelle furent les jésuites et les capucins. Les premiers ont surtout utilisé comme instrument les *Exercices* de saint Ignace ainsi que leurs collèges. Ils se sont surtout adressés aux élites. Leur travail a été complété par celui des capucins qui ont évangélisé le peuple du sud de l'Allemagne et des régions du Rhin.

La Contre-Réforme, dans le sens que nous venons d'indiquer, débute à la fin des années 1560, une fois proclamés les canons de Trente (1545-1563), qui ont été l'œuvre du grand Concile réformateur.

Contrairement à la réforme catholique, l'esprit de la Contre-Réforme est plus spécifiquement anti-luthérien. Du point de vue doctrinal, il s'inspire des canons de Trente qui avaient défini avec précision les points les plus contestés par les protestants. Du point de vue spirituel et pratique, il est marqué par la conception ignatienne de la vie chrétienne, contenue surtout dans les *Exercices*, et par l'action apostolique menée par les religieux de la Compagnie de Jésus.

Le courant de spiritualité qui semble caractériser le plus la réforme espagnole est la mystique du recueillement, dont les doctrines de sainte Thérèse et saint Jean de la Croix sont les héritières.

La spiritualité ignatienne, même si elle naît également dans l'ambiance de cette même réforme, devient par la suite la plus représentative de la Contre-Réforme. Ce sont deux spiritualités différentes.

La réforme catholique espagnole a donné naissance à la grande mystique du Siècle d'Or, à la rénovation intérieure de l'Église dans le pays, à la fondation d'ordres nouveaux (dont la Compagnie de Jésus) ; c'est elle qui a rendu possible l'évangélisation de l'Amérique, commencée dès le début de la conquête. Elle a marqué avant tout l'Espagne et arriva tout

naturellement en Amérique.

Le mouvement de la Contre-Réforme, né sous l'impulsion des papes, a marqué surtout le reste de l'Europe, dans son aspect missionnaire, combatif et anti-luthérien. En ce sens, la Contre-Réforme n'a pas existé en Espagne, faute de matière sur laquelle s'exercer. En effet, il n'y avait pas un seul luthérien dans la péninsule.

Cependant, elle a pénétré de manière active, poussée par la nouvelle orientation conférée à la vie de l'Église, avec de nombreuses répercussions dans bien de domaines : discipline et organisation ecclésiastiques, catéchèse, liturgie, religiosité populaire, art sacré... Le renforcement d'un certain cléricalisme dans le monde catholique est aussi une manifestation contreréformiste.

Le fait d'ignorer la réforme catholique a conduit beaucoup d'historiens à inclure, sans plus de nuances, sainte Thérèse dans le mouvement contre-réformiste, la considérant même comme une représentante éminente de la Contre-Réforme.

Sainte Thérèse paraît avant tout comme *réformiste*, bien que le fait protestant ait sans doute joué un rôle d'intensificateur de sa réforme. Quant à son esprit, il ne nous semble pas être celui qui a caractérisé la Contre-Réforme, comme nous avons essayé de le prouver.

Le mouvement de réforme en Espagne n'est pas le fruit d'une réaction face au luthéranisme ; il le précède et en est indépendant⁴³. Comment pourrait-on expliquer autrement l'impressionnante évangélisation de l'Amérique commencée dès les premières années de la conquête ? Les missionnaires intrépides et zélés qui se sont lancés dans l'aventure de la christianisation du Nouveau Monde étaient des franciscains, mais aussi d'autres religieux observants. Il n'est pas facile d'imaginer que des moines relâchés et tièdes aient pu mener à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la volonté et de l'homme tout entier, à savoir la communion avec Dieu. Il semble évident que le progrès de la liberté de l'homme coïncide avec celui de sa divinisation : plus l'âme est unie à Dieu par amour, plus elle est libre face à soi-même, face aux autres, face au monde. Cet amour de Dieu lui procure « un véritable empire », maîtrise et domination.

– Les sentiments humains dans la mystique thérésienne se trouvent parfaitement intégrés dans l'homme : intelligence, volonté, sentiments, affectivité sont unis de manière très forte et harmonieuse. Sainte Thérèse échappe au rationalisme, au volontarisme, au sentimentalisme... car elle est capable d'unir toutes les dimensions de sa personne, par sa lutte intérieure et par l'action de la grâce qui la guérit et l'élève.

Enfin, le fait « d'être femme », comme elle le rappelle à maintes reprises, ne l'a pas arrêté pour devenir un écrivain et une fondatrice de premier ordre :

– Écrivain : elle compte parmi les grands écrivains du Siècle d'Or, dont les œuvres ont eu un très grand rayonnement mondial jusqu'à nos jours, avec de multiples éditions et traductions. Entre 1583 et 1627 il y a eu 53 éditions de ses œuvres.

– Réformatrice du Carmel féminin et masculin : il fallait beaucoup de courage et d'audace pour réformer non seulement le Carmel féminin, mais aussi le Carmel masculin, surmontant toutes sortes de difficultés.

3. QUELLE EST LA RÉPONSE DONNÉE PAR THÉRÈSE AU DÉFI POLITIQUE DE SON ÉPOQUE ?

Elle est consciente de la rupture provoquée par le protestantisme non seulement dans l'Église mais dans « la chrétienté », c'est-à-dire dans toute la société civile de l'Europe, avec des conflits armés.

En effet, le protestantisme, comme nous l'avons vu, comporte

une vision de l'Église, de l'homme et de la société qui a des conséquences politiques évidentes. Il est très intéressant de remarquer que sainte Thérèse ne concentre pas son attention sur la situation en Espagne, mais qu'au contraire elle parle surtout de « la chrétienté », du monde, de l'Église. « Le monde est en feu ! dit-elle, (...) on voudrait en finir avec son Église⁸³ ! »

Guidée par son amour de Dieu, elle se demande ce qu'elle peut faire pour répondre au défi que présentent ces bouleversements. Elle le fera de deux manières : d'une part, par sa réforme personnelle, c'est-à-dire par sa détermination à chercher la sainteté. Il ne peut pas y avoir de réforme ecclésiale ni sociale cohérente sans commencer par soi-même. D'autre part, par la réforme du Carmel. Cela est explicitement énoncé dans le *Chemin de Perfection* :

Étant femme et bien imparfaite encore, je me voyais impuissante à réaliser ce que j'aurais voulu pour la gloire de Dieu. Tout mon désir était, et est encore, que, puisqu'il a tant d'ennemis et si peu d'amis, ceux-ci du moins lui fussent dévoués. Je me déterminai donc à faire le peu qui dépendait de moi, c'est-à-dire à suivre les conseils évangéliques dans toute la perfection possible et à porter au même genre de vie les quelques religieuses de ce monastère. (...) Nous nous mettrions toutes en prière pour les défenseurs de l'Église, pour les prédicateurs et les savants qui la soutiennent, et nous aiderions dans la mesure de nos forces ce Seigneur de mon âme⁸⁴.

N'est-ce pas de la témérité et de la présomption pour une femme de prétendre apporter une quelconque solution aux terribles conflits de son époque ? Elle est consciente de son « impuissance » d'un point de vue purement humain, mais la difficulté ne l'arrête pas. Voilà une claire manifestation de son audace et de sa foi : foi dans le pouvoir de la prière et foi dans la Communion des Saints, car se sentant liée à ses contemporains, elle se sent aussi responsable de leur salut.

Elle perçoit clairement l'importance du débat théologique

(toujours uni au débat spirituel et philosophique) présent dans la vie de l'Église de son temps. Car la foi configure la pensée et la vie.

Voilà pourquoi sainte Thérèse pense d'abord à ce qu'elle peut faire : sainteté personnelle, réforme du Carmel, force de la prière et de son union au Christ sur la Croix.

Elle voit avec une grande clarté l'importance de la sainteté et de la vitalité de l'Église pour la société tout entière. En quelque sorte la situation de la société est un reflet de la situation de l'Église. Elle se rend compte de l'influence sociale de celle-ci :

Vous êtes le sel de la terre ; mais si le sel s'affadit, avec quoi le salera-t-on ? Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors pour être foulé aux pieds par les hommes. Vous êtes la lumière du monde : une ville, située au sommet d'une montagne, ne peut être cachée. Et on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur le chandelier, et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison⁸⁵.

Sa réponse va, bien évidemment, au-delà de l'Espagne, où il n'y avait pas un seul luthérien. Il s'agit de l'Église, et donc de toute la société civile, de toute la chrétienté, de toute l'humanité. Sa visée est universelle, comme cela est manifeste à partir du chapitre III du *Chemin de Perfection*⁸⁶.

Que propose-t-elle ? Il faut des « soldats d'élite pour gagner la guerre ». La force de sa pensée se trouve dans l'analogie du seigneur entouré d'ennemis :

Je vois de très grands maux, et les forces humaines sont impuissantes à éteindre cet incendie allumé par les hérétiques qui prend de si vastes proportions. Il m'a donc semblé nécessaire de nous conformer à ce qui se pratique en temps de guerre⁸⁷. Lorsque l'ennemi a ravagé entièrement le pays, le seigneur de la région, qui se voit pressé de toutes parts, se retire dans une ville qu'il fait fortifier avec soin ; de là il fond de temps en temps sur l'ennemi ; ceux qu'il mène au combat, étant tous des soldats d'élite, le secondent mieux que des soldats plus nombreux mais lâches.

De cette sorte, on gagne souvent la victoire ; si on ne la gagne pas, du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

• J'étais à Palencia quand Dieu nous accorda la grâce de voir les Carmes déchaussés séparés des Carmes mitigés et constitués en province séparée. C'était tout ce que nous désirions pour notre paix et notre repos. Notre roi catholique, don Philippe, nous prêta alors tout son appui, comme il l'avait fait dès le début. Il avait demandé et obtenu de Rome un bref très ample pour consommer la séparation. Un chapitre s'était tenu à Alcalá sur l'ordre du révérend Père dominicain, Jean de las Cuevas, prieur de Talavera. Ce Père nommé par Rome, sur les indications du roi, était un religieux très saint et doué d'une grande prudence comme le réclamait une affaire de cette importance. Le roi paya lui-même tous les frais du Chapitre, et, sur son ordre, l'université tout entière d'Alcalá prêta son concours aux religieux. (...)

Je voyais enfin tous mes efforts couronnés de succès ! (...) J'aurais voulu que l'univers tout entier rendît grâces à Notre-Seigneur et s'unît à moi pour le prier de bénir notre saint roi don Philippe. Car c'est lui qui fut choisi par Dieu pour amener un résultat si heureux. Le démon s'était déchaîné avec une telle fureur que, sans l'appui de ce monarque, tout l'édifice de la réforme aurait croulé¹¹⁴.

Maria Isabel ALVIRA

1. Le Saint Empire romain germanique comprenait de nombreux territoires et servait de cadre juridique à la cohabitation des différents seigneurs qui reconnaissaient l'empereur comme le dirigeant de l'empire et se soumettaient aux lois, aux juridictions et décisions de la Diète. En même temps ils participaient à la politique impériale, en élisant l'empereur et en prenant part aux diètes et aux autres représentations corporatives. Quant aux habitants, ils n'étaient pas les sujets directs de l'empereur. Chaque territoire avait son propre seigneur.

2. Tout cela semble être en accord avec les principes qui seront développés par saint Thomas d'Aquin, bien présents dans l'Espagne du XVI^e siècle : la société politique cherche *le bien commun temporel*, alors que l'Église cherche son *bien surnaturel*. Elles doivent donc s'accorder, de sorte que celui qui gouverne facilite l'obtention de la béatitude céleste. Voilà pourquoi, d'après ces principes, la pensée et la prudence politiques ne peuvent faire abstraction de l'ordre surnaturel où Dieu a placé l'humanité, mais doivent puiser leur inspiration dans la Révélation même, pour laisser passage à la grâce de Dieu et ouvrir la cité à l'éternité.

3. Le titre de « Rois catholiques » leur sera octroyé par le Pape Alexandre VI

(Bulle *Si convenit*, le 19 décembre 1496).

4. Le décret d'expulsion des juifs date de 1492. Quant aux musulmans, ils sont restés pour la plupart dans la péninsule. Cf. Luis Suarez, *Isabel I, Reina, (1451-1504)*, Barcelona, éd. Ariel, 2002. Cependant, après la rébellion des Alpujarras (1568-1571), menée par les morisques grenadins, ils sont souvent soupçonnés de complicité avec les Turcs, les pirates barbaresques qui pillent périodiquement le littoral espagnol, ou même les Français. Ils deviennent un problème pour la sécurité nationale. L'expulsion des morisques, promulguée par le roi Philippe III en 1609, affecte surtout le royaume de Valence.

5. C'est pour venir à bout de cette difficulté qu'a été introduit en Espagne le Saint-Office en 1478, institution qui avait déjà existé en France au XIII^e siècle. Plus tard, l'Inquisition fixa son attention sur tout mouvement pouvant être en rapport avec le protestantisme, alors en pleine expansion en Allemagne. Avant la première propagande du luthéranisme en Espagne, le Tribunal de l'Inquisition s'était occupé des groupes d'*alumbrados* et d'érasmistes, à cause de la parenté idéologique de certaines de leurs propositions avec le luthéranisme.

6. Ferdinand, nommé par Charles Quint en 1521 gouverneur des possessions héréditaires des Habsbourg (Autriche, Styrie, etc.), devient aussi roi de Bohême et de Hongrie par son mariage avec Anne Jagellon, fille du roi de Bohême et de Hongrie. Comme Bohdan Chudoba l'a montré dans *España y el Imperio (1519-1643)*, Madrid, éd. Rialp, 1965, l'appui de l'Espagne à la maison de Habsbourg fut très important pour le maintien du catholicisme dans cette partie de l'Europe.

7. Cf. Maria Elvira ROCA BAREA, *Imperiofobia y leyenda negra*, Madrid, éd. Siruela, 2018, II, 2, p. 171.

8. Sauf la révolte des Alpujarras, soulèvement de la population morisque de l'ancien royaume de Grenade, survenu entre 1568 et 1571.

9. 1519-1521 : Premier tour du monde : expédition maritime commandée par Magellan et Elcano et financée par la Couronne d'Espagne. Conquête de México par Hernán Cortés ; 1521 : Découverte des Îles Philippines ; 1529 : Expédition de Cabeza de Vaca au Texas ; 1533 : Fin de la conquête du Pérou par Pizarro ; 1535-39 : conquête du Chili ; 1536 : Fondation de Buenos Aires ; 1541 : Découverte du Mississipi... etc.

10. Sainte Catalina Tomas, sainte Potenciana de Villanueva, saint Salvador de Horta, saint José de Anchieta, saint Juan Grande Roman.

11. Les universités d'Alcala et de Salamanque brilleront d'un éclat particulier.

12. Cf. Maria Elvira ROCA BAREA, *op.cit. passim*.
13. Nous suivons pour cette partie de notre exposé les idées contenues dans notre ouvrage *Vision de l'homme selon Thérèse d'Avila. Une philosophie de l'héroïsme*, Paris, F.X. de Guibert, 1992, p. 24-95.
14. Cf. Jean CHÉLINI, « Le temps des schismes », dans *Histoire religieuse de l'Occident*, Hachette, 1991, chap. VI ; voir aussi *L'Église au temps des schismes (1294-1449)*, Paris, Armand Colin, 1982.
15. Cf. M. ANDRÉS, *Los recogidos. Nueva visión de la mística española (1500-1700)*, Madrid, Fundación universitaria española, 1975, p. 29.
16. M. ANDRÉS, *La teología española en el siglo XVI*, 2, Madrid, éd. BAC, 1976, p. 128.
17. M. ANDRÉS, *La teología española en el siglo XVI*, 2, p. 21.
18. *Ibid.*, p. 23.
19. Cf. M. ANDRÉS, *Los recogidos...*, p. 53.
20. *Ibid.*, p. 30 ; voir aussi L. Bertrand, *Histoire d'Espagne*, Paris, éd. Fayard, 1941, p. 452-453.
21. *Ibid.*, p. 104.
22. Déterminante semble avoir été, tout d'abord, l'influence qu'elle a reçue à travers ses lectures des auteurs franciscains : Alonso de Madrid, Bernardino de Laredo et surtout Francisco de Osuna, peut-être l'un des plus grands mystiques espagnols après saint Jean de la Croix et sainte Thérèse. Ces trois auteurs étaient des franciscains observants, tout comme saint Pierre d'Alcantara, que sainte Thérèse a rencontré à plusieurs reprises. Ils avaient quelque chose en commun, en plus du fait d'avoir été gagnés par la réforme qui, dès le XV^e siècle, fit revenir à l'observance primitive nombre de franciscains espagnols.
En effet, ils ont tous pratiqué la mystique du recueillement.
23. Cf. *Vie écrite par elle-même*, ch. 4, p. 38. Toutes les références que nous donnons des œuvres de sainte Thérèse procèdent des *Œuvres complètes* de sainte Thérèse de Jésus, Paris, éd. Seuil, 1989.
24. Cf. M. ANDRÉS, *Los recogidos...*, p. 622-642. La mystique du recueillement a exercé une grande influence sur sainte Thérèse d'Avila, mais il est clair aussi qu'elle s'en détache par son génie propre.
25. Ce thème a d'autant plus d'intérêt pour nous que sainte Thérèse a été dénoncée à plusieurs reprises au Tribunal de l'Inquisition pour *alumbradismo* (cf. E. LLAMAS MARTINEZ, « Teresa de Jesus y los alumbrados. Hacia una revisión del alumbradismo español del siglo XVI », in *Actas del Congreso Internacional teresiano*, Salamanca 4 au 7 octobre 1982, vol.1, p. 137-167.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dot du naufrage, elle ne reçoit aucun soutien de ses parents. Les créanciers se saisissent de tous les avoirs du couple. Barbe se trouve brutalement réduite à un dénuement extrême. Les huissiers la surprennent chez elle et lui retirent jusqu'à la vaisselle dans laquelle elle prenait son repas. Barbe et ses six enfants étant sans ressource, elle tente d'obtenir de l'argent auprès d'une relation, allant jusqu'à la supplier à genoux de lui prêter de quoi nourrir ses enfants dont l'aîné a huit ans. On lui répond qu'elle pouvait les mettre à travailler chez un cordonnier ou un savetier. Elle dit avoir ressenti une grande joie de se voir réduite à cet état de pauvreté. N'ayant plus de logement, elle est hébergée modestement avec Andrée Levoix par Mme de Bérulle. Elle place ses deux garçons dans un collège, ses deux filles aînées chez des religieuses et les deux plus petits chez des parents. Avec courage, elle entreprend d'affronter les hommes de lois en vue de démêler une situation extrêmement embrouillée. Elle supporte ces humiliations que l'on inflige volontiers à une personne déchue d'un rang social élevé et réduite à quémander de l'aide.

Aux soucis matériels s'ajoutent des problèmes de santé. En juin 1596, revenant à cheval d'une visite faite à son mari exilé près de Paris, elle est désarçonnée. Voici le récit qu'en fait Mère Marie de Saint Joseph (Castellet) du couvent d'Amiens :

... J'ai su qu'après le siège de Paris, Monsieur Acarie son mari s'étant retiré en lieu de sûreté au château de Luzarches qui n'est qu'à sept lieues de Paris [...] notre bienheureuse sœur l'allait souvent visiter sur une haquenée laquelle comme elle s'en retournait un jour à Paris fit un faux pas qui la renversa par terre. L'un de ses pieds lui demeura dans l'étrier et la haquenée ne laissant pas d'aller la traîna par terre assez loin et lui rompit l'os de la cuisse avec des douleurs qui ne se pouvaient dire enfin son pied se détacha de l'étrier et elle demeura couchée par terre l'espace de deux heures ayant été traînée en un détour où personne ne passait. [...] Étant donc en cet état ainsi couchée par terre, il arriva des paysans à

qui elle dit mes amis, j'ai une bourse sur moi, mais je ne puis la vous donner prenez-la. [...] Il [...] était d'aller au prochain village louer une charrette avec de la paille et qu'ils apportassent un linceul pour la soulever de terre car autrement elle ne pouvait pas être mise dans la charrette. [...] Les voyant bien empêchés, elle-même leur montrait comment ils devaient mettre ce linceul pour la soulever avec un esprit aussi coi et tranquille comme si elle n'eut ressenti aucune douleur [...] À son arrivée à Paris, elle se mit entre les mains des chirurgiens afin de lui faire ce qu'ils jugeraient nécessaires. Le chirurgien qui devait faire l'opération eut peur de lui donner la fièvre à cause des maux qu'il s'appêtait de lui faire en ce grand mal. Néanmoins la voyant appareillée d'endurer ses violents remèdes, se résout de ne la point épargner. Il fait donc selon son art, de grands efforts sur le corps de notre Bienheureuse Sœur et voyant qu'elle ne criait ni ne se plaignait aucunement s'en étonnant grandement, il fut contraint de lui dire mademoiselle où êtes-vous ? Je vous fais des douleurs insupportables et vous ne criez point ! Êtes-vous vive ou morte ? À quoi, elle ne fit aucune réponse sinon qu'il paracheva son opération qui dura plus de deux heures. Chacun demeurant grandement édifié de cette insigne patience.

Mal opérée d'une triple fracture du fémur, elle fera deux nouvelles chutes, qui provoqueront de nouvelles fractures et la laisseront définitivement infirme. Elle marche désormais avec deux béquilles. Cela ne l'empêche pas de continuer à lutter contre les créanciers de son mari. Elle réussit à faire reconnaître ses droits et à payer ce qui était réellement dû d'une manière qui surprend tout Paris. Elle devient célèbre au point que le roi lui-même demande à la rencontrer plusieurs fois.

La vie mystique intense dont elle est gratifiée depuis plusieurs années explique pour une part l'énergie exceptionnelle dont elle fait preuve face à ces revers de fortune. Au cours d'une messe matinale en l'église Saint-Gervais, probablement entre juillet et novembre 1590, elle tombe en extase. Cela se reproduit ensuite fréquemment. Elle souffre terriblement à la pensée que cela pourrait venir du démon. Les médecins ne savent qu'en penser et prescrivent des saignées qui l'anéantissent. Elle craint d'être

trompée par le diable. Elle rencontre Benoît de Canfeld durant l'été 1592. Cet anglais, converti au catholicisme et devenu capucin, est un éminent connaisseur de la mystique rhénane : « Il la retira de ses doutes et lui fit voir que tout ce qui se passait en elle était de Dieu et des effets de la grâce ». Jusqu'à sa mort, elle sera sujette à des états mystiques profonds où elle pense « mourir de douceur ». Bien qu'elle ait honte de montrer ces états, elle ne peut les cacher, car elle reste sans mots, « hors des sens ». En 1593, elle reçoit les stigmates invisibles aux mains et aux pieds chaque vendredi et chaque samedi ainsi que les jours de carême. Seuls Canfeld, Coton et Bérulle sont au courant. Le Père Coton écrira à ce sujet :

Elle avait les stigmates en son corps de telle manière qu'en certaines heures et signamment les vendredis et samedis et jours de carême, elle sentait d'extrêmes douleurs ès pieds, ès mains, au côté et en la tête, comme qui les aurait percés et l'aurait suspendue.

Le Père Coton écrit à Bérulle dans une lettre datée du 8 août 1618 :

J'ai écrit trois fois à Monsieur de Marillac touchant sœur Marie de l'Incarnation que j'estime être une grande Sainte devant Dieu [...] il y a trois choses entr'autres. [...] La troisième qu'elle avait les stigmates invisibles au monde et à elle visibles et très sensibles [...].

Cette vie d'union à Dieu l'aide non seulement à assumer les épreuves, mais aussi à s'affronter efficacement à des affaires juridiques complexes, témoignant chez elle de ce lien profond entre mystique et action.

L'Édit de Nantes rétablit la paix religieuse. La France est le seul pays d'Europe où certains sujets peuvent dès lors ne pas professer la religion du souverain. Le préambule de l'Édit souligne qu'il s'agit là d'un arrangement temporaire : « Tous nos sujets adorent Dieu, mais tous ne peuvent le faire encore de la même façon et d'une seule voix ». Madame Acarie le réproouve

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pierre est l'instrument indirect de sa conversion en 1587 en ne laissant dans sa bibliothèque que des livres pieux pour le bien spirituel de son épouse. Dans l'un d'eux, Barbe lit cette phrase tirée de la spiritualité de saint Augustin : « Trop est avare à qui Dieu ne suffit ». C'est un véritable bouleversement qui la ramène brusquement à son désir de consécration à Dieu quelque peu oublié. À la suite de ce retour à une foi vive, elle met ses talents au service des autres. Devenue infirme, elle assume ses handicaps par amour du Christ en vivant un authentique don de soi. Cela apparaît tout particulièrement dans le soin qu'elle apporte à l'éducation de ses enfants à l'inverse de ce que fit sa mère. Devenue en huit ans mère de six enfants, elle suit de près leur éducation en une période où l'on confiait cela à des serviteurs. L'éducation sévère qu'elle avait reçue lui a appris à vivre le renoncement et l'oubli de soi non pas comme un mal auquel il faut se résigner, mais comme un chemin pour aimer en vérité. Elle transmet cela à ses enfants avec en plus une réelle affection dont elle-même n'a pas bénéficié. Certes, son éducation nous apparaît sévère. Elle fait vivre à ses filles, en particulier, une existence presque monacale, même si elle veille aussi à ce qu'elles puissent jouer comme les enfants de leur âge. Elle est très exigeante vis-à-vis d'eux, spécialement quant à l'obéissance et au renoncement à la volonté propre. Elle a pris cependant ses distances vis-à-vis d'un exercice d'une autorité parentale qui s'oppose au désir des enfants. Elle leur témoigne un véritable amour, avec le souci de respecter leur liberté dans leur choix de vie. Barbe a manifestement assumé en Christ les blessures de sa jeunesse, de sorte qu'elle ne les reproduit pas sur ses propres enfants.

Sa conversion à la lecture de la sentence « Trop est avare à qui Dieu ne suffit » inaugure une vie d'union profonde à Dieu. Elle redira cette phrase tout au long de sa vie, car elle a constitué une

expérience spirituelle décisive. La découverte de cette pensée lui fait changer sa vie sans s'inquiéter du dommage possible pour sa vie de prière : quand on donne son temps à Dieu on en trouve pour tout le reste. Elle a une conscience aiguë de ce que l'esprit de Dieu n'est point oisif ; une vraie vie spirituelle se traduit par l'engagement dans le service des autres. Cela se traduit par un redoublement de charité envers les pauvres et les malades. Elle a l'occasion de le vivre de manière héroïque en 1589 en se mettant au service des blessés qui affluent, puis en dépensant ses biens pour venir en aide aux affamés durant le siège de Paris en 1590. Cette charité active fait de sa maison un lieu ouvert à toute détresse. Elle soutient en outre l'engagement politique de son mari dans le parti des catholiques intransigeants. Elle vit ainsi en plein cœur de conflits socioreligieux extrêmement violents. À ceux qui s'étonnaient qu'elle puisse s'occuper si parfaitement de sa famille et avoir tant d'engagements extérieurs, elle répondait qu'il fallait jeter une œillade vers Dieu, lui montrer notre faiblesse et lui demander la force. Sa maxime était : « Laisser à la Providence divine comme s'il n'y avait point de moyens humains et travailler comme s'il n'y avait point de Providence divine ». Elle exerce en outre cette forme de la charité qu'est le souci de la justice sociale dans la conduite de son personnel ou des ouvriers lorsqu'elle devient chef de chantier pour la construction du premier monastère des Carmélites en France.

La ruine de la famille, due à l'exil de Pierre, est si spectaculaire que l'on s'étonne de ce qu'elle ait pu tomber subitement dans une pauvreté si extrême. On l'est encore plus de voir cette jeune femme réussir à rétablir la fortune de sa maison. Elle avait à peine 30 ans ! Il est certain que cette responsabilité et la réussite de son action lui ont permis d'acquérir une grande compétence dans les affaires juridiques et financières. Ce fut

comme une préparation providentielle à l'action qu'elle devait mener ensuite comme fondatrice de monastères. Femme engagée dans la réforme de l'Église, sa vie mystique se conjugue alors avec une activité débordante et remarquablement efficace. Dieu l'appelle ensuite, à travers les apparitions de Thérèse, à travailler à la fondation du Carmel en France, dans l'attente de devenir carmélite en tant que sœur converse.

Cette exceptionnelle fécondité repose sur une vie mystique non moins exceptionnelle. Madame Acarie reçoit ses premières grâces d'extases en 1590. Les manifestations mystiques se multiplient chez cette jeune mère de famille. Dans ce contexte de ruine et d'accidents, elle connaît aussi des moments de très grande souffrance intérieure. Elle y consent sans repli sur soi, conservant un visage serein. Elle perçoit dans cette souffrance la fécondité attachée à une offrande de soi vécue en communion avec le Christ souffrant. Elle éprouve de manière toute spéciale cette communion à la Passion du Christ à partir de 1593. Elle reçoit en effet la grâce de ces stigmates invisibles qui la font souffrir chaque vendredi et samedi jusqu'à sa mort.

En 1599, elle bénéficie d'une vision de la Vierge. Cela coïncide avec le recouvrement de leur hôtel particulier et le commencement de son rayonnement ecclésial à partir de ce que l'on appelle « le salon Acarie ». En 1601, Thérèse d'Avila lui apparaît à deux reprises pour lui demander de faire venir son Ordre en France. En 1602, Thérèse se manifeste à nouveau à elle pour l'appeler à devenir sœur converse au Carmel. En 1606, à l'occasion d'une maladie grave qui conduisit à un épisode de coma, Madame Acarie s'éveille avec un esprit d'enfance qui renouvelle sa confiance en Dieu et approfondit sa simplicité. Il semble qu'il lui ait été donné de vivre à travers cet épisode régressif intense comme une réconciliation avec son passé. L'enfance spirituelle prend en tout cas dès lors une grande place

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Français de cette époque ont donc connu deux ou trois régimes politiques différents, et donc autant d'équilibres – ou de déséquilibres – divers. Remarquons l'importance des innovations introduites au cours de cette longue période : le Code civil, premier du genre, l'abolition de l'esclavage et l'école gratuite et obligatoire sont autant d'inventions ou d'initiatives françaises qui ont non seulement marqué leur époque, mais qui ont aussi participé au rayonnement de la France dans le monde.

Car la France est en pleine expansion au cours de ce grand siècle, et ce dès 1848 avec la colonisation de l'Algérie, puis celle de la Cochinchine en 1852 et la création de l'Afrique Occidentale Française en 1895. Ce mouvement donna lieu à de grandes dissensions diplomatiques, notamment entre la France et l'Angleterre.

Dans cette France du XIX^e siècle ballottée par les diverses révolutions et coups d'États qui se succèdent au long des décennies, les clivages politiques sont très marqués. Les différents courants, de l'aristocratie légitimiste à la gauche anarchiste la plus virulente, en passant par la droite bourgeoise et monarchiste éprise de capitalisme industriel, avec enfin la droite populaire et la gauche républicaine, toutes ces familles politiques vivent successivement leurs heures de gloire et tentent d'imposer leurs visions respectives de la société. Les oppositions sont particulièrement fortes, les idéologies en tout genre s'affrontent avec virulence au cours de luttes publiques retentissantes, telle l'affaire Dreyfus (1894-1906) qui symbolise à elle seule l'ambiance de la fin du XIX^e siècle. La société est comme déchirée entre les diverses tendances qui l'animent : progrès ou tradition, science ou religion, ordre ou liberté.

1.2 L'évolution économique

Tout aussi marquant est le développement industriel au cours

du XIX^e siècle. La première révolution industrielle a commencé dès la fin du siècle précédent. Le développement des moyens de transport et les progrès de l'agriculture sont dus à l'utilisation nouvelle de la vapeur ; la métallurgie et le tissage mécanique émergents ont quant à eux participé à l'essor industriel de cette époque. Par rapport aux autres pays européens, la France prend du retard à cette période à cause des troubles politiques qu'elle connaît mais aussi en raison de sa moindre richesse en matières premières, particulièrement en charbon et en fer. Pourtant, elle connaît une forte croissance entre 1830 et 1860.

Avec la découverte de l'électricité, du téléphone et du moteur à combustion, la deuxième révolution industrielle permet un nouveau saut technologique au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Les conséquences de cette croissance sont nombreuses : notons particulièrement l'urbanisation et le triomphe de la bourgeoisie, l'augmentation de la misère sociale et la constitution du prolétariat. C'est le siècle des *Misérables*².

Ces développements économiques ont eu de nombreuses conséquences sur l'évolution du mode de vie de la population, et ce sur plusieurs plans : pratique (transport, éclairage), hygiène (médecine), social, politique, etc. C'est le quotidien des Français qui est transformé, surtout pour les populations urbaines, notamment pour les classes les plus aisées. Bien sûr, le changement n'est pas uniforme, il ne concerne pas toutes les classes de la société de la même manière et ne favorise pas toutes les régions avec la même intensité. Pour autant, une classe sociale qui avait déjà émergé au cours du siècle précédent affirme nettement sa suprématie au cours du XIX^e siècle, en France comme dans de nombreux pays d'Europe : la bourgeoisie dont la culture, fondée sur l'argent et le bien-être, règne sur les villes.

1.3 L'art au XIX^e siècle

Toutes ces évolutions résonnent très fortement dans l'âme des êtres les plus sensibles, parmi lesquels il faut mentionner les artistes. Les évolutions majeures qui ont marqué les arts au cours du XIX^e siècle ne peuvent être résumées en quelques lignes. Il faut bien sûr mentionner le foisonnement que connaît la littérature française, avec plusieurs auteurs dont la notoriété s'est répandue dans le monde entier jusqu'aujourd'hui : Balzac, Hugo, Chateaubriand, Maupassant, Baudelaire et tant d'autres.

On le sait, les auteurs du siècle des révolutions ne se distinguent pas par la joie exprimée dans leurs œuvres. Baudelaire est l'un des auteurs les plus symptomatiques de cette ambiance romantique qui se répand dans la société de l'époque. Il y déploie ses états d'âme au long de vers qui traduisent une conception spirituelle du monde empreinte d'une grande mélancolie. C'est de cette période et avec cet auteur qu'est né le *spleen* que nous connaissons bien, cette ambiance empreinte de nostalgie, d'angoisse, d'ennui, de mélancolie.

Ô fins d'automne, hivers, printemps trempés de boue,
Endormeuses saisons ! je vous aime et vous loue
D'envelopper ainsi mon cœur et mon cerveau
D'un linceul vapoureux et d'un brumeux tombeau.

Dans cette grande plaine où l'autan froid se joue,
Où par les longues nuits la girouette s'enroue,
Mon âme mieux qu'au temps du tiède renouveau
Ouvrira largement ses ailes de corbeau³.

Certaines pages ont définitivement marqué la poésie française de leur empreinte, si bien que tous les écoliers français ont entendu au moins une fois au cours de leur cursus ces lignes de Verlaine qui traduisent toute une époque :

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

beauté de la nature, si présentes dans les œuvres littéraires du XIX^e siècle. Influencée par cet exemple, Thérèse écrivait elle aussi avec cette plume romantique si caractéristique.

Le pèlerinage à Rome qui l'a tant marquée est tout à fait significatif de l'ambiance ecclésiale du moment : l'ultramontanisme. Au-delà du sourire que peut suggérer la phrase que je vous propose, la naïveté de l'auteur manifeste bien l'état d'esprit de l'époque :

Six jours se passèrent à visiter les principales merveilles de Rome et ce fut le *septième* que je vis la plus grande de toutes : « Léon XIII »²³.

Notons aussi dans ses œuvres la présence des grands thèmes de la spiritualité de son siècle, tout particulièrement le Sacré-Cœur²⁴, l'*Imitation de Jésus-Christ*²⁵ et l'amour de Jésus²⁶. Il faut enfin faire mention de son ouverture à la mission puisqu'elle désirait vivement y prendre part en se rendant dans l'un des carmels de mission. À ce sujet, la riche correspondance échangée avec deux missionnaires qu'elle considérait comme ses frères doit être mentionnée.

3.2 Deux pistes qui pourraient être travaillées

Les enjeux de cette époque sur le plan qui nous intéresse sont importants. On ne peut étudier toutes les réponses que Thérèse a apportées. Je voudrais évoquer brièvement deux pistes avant d'en approfondir une troisième qui me semble plus significative encore.

3.2.1 Combattre le jansénisme

Dans ce combat essentiel et difficile dont elle a eu à souffrir, Thérèse s'est beaucoup appuyée sur l'*Imitation de Jésus-Christ* mais aussi sur la spiritualité salésienne qui a profondément marqué toute sa famille. Rappelons que la tante maternelle de Thérèse était religieuse visitandine et que son influence sur

Zélie, la mère de Thérèse, fut décisive. C'est sans doute dans cette spiritualité que Thérèse a puisé son amour de la petitesse²⁷.

3.2.2 Répondre au scientisme

Thérèse a bien compris que l'engouement suscité par les nombreuses découvertes du « siècle des inventions²⁸ » n'était pas dénué de dangers et de pièges. Derrière ce foisonnement de nouveautés techniques et scientifiques se profile effectivement la toute-puissance de la science. La réponse de Thérèse ne peut être résumée en quelques lignes, mais la dernière page des *Manuscrits autobiographiques* permet de comprendre sa pensée.

N'est-ce point dans l'oraison que les saints Paul, Augustin, Jean de la Croix, Thomas d'Aquin, François, Dominique et tant d'autres illustres Amis de Dieu ont puisé cette science Divine qui ravit les plus grands génies ? Un Savant a dit : « Donnez-moi un levier, un point d'appui, et je soulèverai le monde. » Ce qu'Archimède n'a pu obtenir parce que sa demande ne s'adressait point à Dieu et qu'elle n'était faite qu'au point de vue matériel, les Saints l'ont obtenu dans toute sa plénitude. Le Tout-Puissant leur a donné pour point d'appui : Lui-même et Lui seul. Pour levier : l'oraison, qui embrase d'un feu d'amour, et c'est ainsi qu'ils ont soulevé le monde, c'est ainsi que les Saints encore militants le soulèvent et que jusqu'à la fin du monde les Saints à venir le soulèveront aussi²⁹.

Thérèse a donc bien perçu le danger et elle y répond par sa foi : rien ne soulèvera le monde aussi efficacement que la grâce. Ce ne sont pas la science ni l'intelligence humaine qui auront le dernier mot. C'est dans la petite voie qu'il faut chercher le prolongement de cette attitude spirituelle centrée sur l'œuvre de la grâce : à la quête de puissance effrénée qu'elle constate à son époque, la sainte carmélite répond effectivement par la recherche de la petitesse, de l'humilité. Il faudrait pour cela reprendre les différentes étapes de la découverte de la petite voie et montrer comment elle répond parfaitement à ce défi.

3.3 Répondre au nihilisme et aux maîtres du soupçon³⁰

Mais plus encore qu'aux tendances jansénistes ou à la quête de toute-puissance de la science, c'est aux philosophes de son époque que Thérèse répond ; c'est à ce niveau que sa réponse me semble la plus profonde et la plus significative. À vrai dire – et c'est ce qui motive le plus mon choix – c'est en fait Dieu lui-même qui, par elle, a répondu aux maîtres du soupçon. Son génie a été de nous transmettre à travers ses écrits l'expérience spirituelle qu'elle a faite et le sens qu'elle a donné aux épreuves traversées.

3.3.1 Le Ciel dans la spiritualité de Thérèse

Pour montrer comment Thérèse a répondu à la philosophie du soupçon et tout particulièrement au nihilisme nietzschéen, il faut faire un long détour qui nous fera goûter son amour du ciel. Tout commence par son enfance.

Dans son enfance

Dès son plus jeune âge, Thérèse se tournait très spontanément vers le Ciel et vers ses habitants. Par exemple, voyons comment elle a réagi à l'entrée au Carmel de sa sœur Marie en 1886, alors qu'elle est âgée de 13 ans. Marie était sa marraine ; comme on le sait, Thérèse avait perdu sa propre mère à l'âge de 4 ans et avait reporté son affection sur son père mais aussi sur ses deux grandes sœurs. Or toutes les deux vont rentrer au Carmel. Ces deux départs sont vécus douloureusement par la benjamine de la famille, lui rappelant le décès de sa propre mère, ravivant sa blessure. Lorsque sa conseillère la quitte pour rejoindre la vie religieuse, quel va être son réflexe ?

Lorsque Marie entra au Carmel, j'étais encore bien scrupuleuse. Ne pouvant plus me confier à elle je me tournai du côté des Cieux. Ce fut aux quatre petits anges qui m'avaient précédée là-haut que je m'adressai, car je pensais que ces âmes innocentes n'ayant jamais connu les troubles ni la crainte devaient avoir pitié de leur pauvre petite sœur qui souffrait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ont retrouvé espoir en lisant Thérèse, en voyant qu'elle avait partagé leur détresse. Avec la carmélite de Lisieux, elles ont retrouvé le sens de leur vie⁵⁶. Alors, finalement, Thérèse n'a-t-elle pas influencé la société elle-même ?

Nous savons bien que le nihilisme n'est pas un piège dépassé. Dans son dernier ouvrage, *Brève apologie pour un moment catholique*, Jean-Luc Marion montre combien notre société est prise au piège du nihilisme⁵⁷. De la croissance économique sans fin que l'on recherche sans plus savoir pourquoi⁵⁸ aux ravages d'Al Qaïda qui détruit tout sur son passage en provoquant un vide étrange, en passant par la quête éperdue de sens de la génération qui arrive, tout nous montre que notre société souffre d'un grand vide. Devant cet abîme, rares sont les penseurs dont la réflexion résonne aujourd'hui.

Sur le plan existentiel, l'unique vraie réponse demeure l'Évangile. Parmi les apôtres du Seigneur qui traduisent son message au monde, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est sans doute l'un de ceux qui peuvent attirer le plus d'âmes à Dieu. Gageons qu'elle trouvera des relais dans notre siècle pour transmettre au monde son message d'espérance. « Dieu n'échoue jamais car il trouve toujours de nouveaux moyens pour rejoindre les hommes et ouvrir sa maison encore plus grand, afin que tous y aient leur place⁵⁹ ». « Dieu n'échoue jamais ». Si, du cœur du XIX^e siècle, Dieu a fait jaillir une telle réponse à travers l'expérience spirituelle et la doctrine de notre petite sainte, soyons confiants : Dieu n'échouera pas non plus dans les décennies à venir.

Fr. Maximilien-Marie BARRIÉ, ocd

1. Le style oral de la conférence a été conservé.

2. Deux révolutions industrielles ont donc eu lieu pendant le XIX^e siècle. Il est intéressant de noter que ce n'est que cent ans plus tard (1970) qu'aura

lieu la troisième révolution industrielle avec l'avènement de l'ordinateur.

3. Charles BAUDELAIRE, *Les fleurs du mal*, poésie 68, « Brumes et pluies », 1857.

4. Paul VERLAINE, *Poèmes saturniens*, « Chanson d'automne », 1866.

5. L'écoute de ces trois mouvements a été proposée et brièvement commentée lors de l'Université d'été. Les conférences peuvent être consultées sur le site internet de l'Institut Jean de la Croix.

6. On doit à ce mouvement l'invention du drapeau rouge et la rédaction de *l'Internationale*.

7. P. WOTLING, « nihilisme », in *Dictionnaire Nietzsche*, Robert Laffont, Paris, 2017, p. 650.

8. *Ibid.*

9. *Quanta cura*, du Pape Pie IX, définit ainsi cette approche qui est par là-même condamnée : « III. La raison humaine, considérée sans aucun rapport à Dieu, est l'unique arbitre du vrai et du faux, du bien et du mal : elle est à elle-même sa loi, elle suffit par ses forces naturelles à procurer le bien des hommes et des peuples (26). IV. Toutes les vérités de la religion découlent de la force native de la raison humaine ; d'où il suit que la raison est la règle souveraine d'après laquelle l'homme peut et doit acquérir la connaissance de toutes les vérités de toute espèce (1, 17, 26). V. La révélation divine est imparfaite, et par conséquent sujette à un progrès continu et indéfini correspondant au développement de la raison humaine (1, 26) ».

10. E. RENAN, *L'Avenir de la science – Pensées de 1848*, Paris, Calmann-Lévy, 1890, p. 37.

11. P. CABANEL, M. CASSAN, *Les catholiques français du XVI^e au XX^e siècle*, Paris, Nathan, 1997, p. 59.

12. En étudiant cette répartition géographique, les historiens évoquent une sorte de « découverte de la politique » car cette carte correspond assez bien à la répartition des bulletins de vote jusque dans les élections de la V^e République de la fin du XX^e siècle. Cf. P. CABANEL, M. CASSAN, *Les catholiques français...*, p. 59.

13. P. CABANEL, M. CASSAN, *Les catholiques français...*, p. 63.

14. Cf. G. GAUCHER, *Sainte Thérèse de Lisieux*, Paris, Cerf, 2010, p. 159. La petite fille précise dans ses notes de retraite au sujet de cet abbé : « Il nous a dit des choses qui m'ont fait bien peur » (*sic*).

15. Les grandes apparitions de la rue du Bac, de Lourdes, de la Salette, de Pontmain datent de la même époque.

16. Cf. LOUIS-MARIE DE JÉSUS, « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus en son temps », *Vie thérésienne*, 1996, 143, p. 31 ; l'auteur stipule que la France

compte 47 carmels en 1830, alors que 127 carmels peuvent y être dénombrés à la mort de Thérèse en 1897.

17. P. CABANEL, M. CASSAN, *Les catholiques français...*, p. 76.

18. LT 36 à sœur Agnès de Jésus, le 20 novembre 1887.

19. À cet égard, il faut souligner la création des Sociétés de St Vincent de Paul par le bienheureux Frédéric Ozanam qui est l'une des expressions de la vitalité du catholicisme social en France au XIX^e siècle.

20. Cf. *Conseils et souvenirs*, 74.

21. Cf. Ms C, 3.

22. Cf. LOUIS-MARIE DE JÉSUS, « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus en son temps », p. 15.

23. Ms A, 62r^o.

24. Cf. PN 15 (*L'atome du Sacré-Cœur*), PN 23 (*Au Sacré-Cœur de Jésus*), mais aussi l'importance de la place du Sacré-Cœur dans son *Acte d'offrande* (Pri 6) et dans de très nombreux passages de ses œuvres.

25. Souvent citée dans les lettres de la Sainte (LT 145, 173, ...) ainsi que dans les *Manuscrits autobiographiques* (Ms A, 46, 36, ...), elle écrit au sujet de cet ouvrage : « Depuis longtemps je me nourrissais de "la pure farine" contenue dans l'Imitation, c'était le seul livre qui me fit du bien, car je n'avais pas encore trouvé les trésors cachés dans l'Évangile. Je savais par cœur presque tous les chapitres de ma chère Imitation, ce petit livre ne me quittait jamais ; en été, je le portais dans ma poche, en hiver, dans mon manchon, aussi était-il devenu traditionnel, chez ma Tante on s'en amusait beaucoup et l'ouvrant au hasard on me faisait réciter le chapitre qui se trouvait devant les yeux », cf. Ms A, 47r^o, ...).

26. Il nous suffit de citer une phrase des *Derniers entretiens* qui témoigne de la familiarité de la relation qu'elle entretient avec le Christ : « Tout ce qu'il m'a donné, Jésus peut le reprendre, dis-lui de ne jamais se gêner avec moi » (CJ 23.8.2).

27. Cf. M.-Ph. DAL BO, « La voie de l'enfance spirituelle de François de Sales à Thérèse de Lisieux », in *Carmel*, 85.

28. Cf. Ms C 2, v^o.

29. Ms C, 36.

30. Selon une formule de Paul Ricœur qui dénomme ainsi le trio : Marx (1818-1883), Nietzsche (1844-1900), Freud (1856-1939).

31. Ms A, 44r^o.

32. Ms A, 35v^o.

33. Il s'agit d'une poésie composée pour la cousine de Thérèse, Marie Guérin, qui est entrée au carmel de Lisieux le 15 août 1895. Les postulantes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la terre⁴⁰. C'est en vertu de cette réalité qu'elle pouvait, dans son acte d'offrande, offrir à la Trinité Sainte :

les trésors infinis [des mérites de Jésus], vous suppliant de ne me regarder qu'à travers la Face de Jésus et dans son Cœur brûlant d'Amour. Je vous offre encore tous les mérites des Saints (qui sont au Ciel et sur la terre) leurs actes d'Amour et ceux des Saints Anges ; enfin je vous offre, ô Bienheureuse Trinité ! L'Amour et les mérites de la Sainte Vierge, ma Mère chérie, c'est à elle que j'abandonne mon offrande la priant de vous la présenter⁴¹.

C'est de cette vérité qu'elle vécut jusqu'à son dernier souffle, au cœur même de ses tentations contre la foi, en ne négligeant pas de puiser dans les trésors de l'Église afin d'obtenir pour les défunts des indulgences plénières, pratiques qui avaient le chic pour mettre en rage le démon « furieux parce [qu'elle n'avait] pas oublié [ses] petites dévotions⁴² ». C'est enfin cette vérité, obscure à sa foi, qu'elle espérait un jour contempler dans la clarté découvrant ceux qui lui avaient mérité, par pure grâce, les grâces dont elle avait bénéficié et ceux à qui sa prière devait profiter⁴³. Cependant, si le mystère de la communion des saints était essentiel au développement de la croissance de Thérèse sur la terre, il est aussi devenu la « ruse » par laquelle elle devait continuer à réaliser sa mission dans le ciel. Car la condition implicite assignée par Thérèse à son apostolat *post mortem* était la prière de ceux qui resteraient sur la terre. Ce qui était vrai pour elle, dans l'ordre de l'intercession, le serait donc aussi pour ceux qui la prieraient. Elle le dit expressément à l'abbé Bellière :

Vous me dites que bien souvent vous priez aussi pour votre sœur ; puisque vous avez cette charité, je serais très heureux si chaque jour vous consentiez à faire pour elle cette prière qui renferme tous ses désirs : « Père miséricordieux, au nom de notre Doux Jésus, de la Vierge Marie et des Saints, je vous demande d'embraser ma sœur de votre Esprit d'Amour et de lui accorder la grâce de vous faire beaucoup

aimer. » Vous m'avez promis de prier pour moi toute votre vie, sans doute elle sera plus longue que la mienne et il ne vous est pas permis de chanter comme moi : « J'en ai l'espoir mon exil sera court ! ... » mais il ne vous est pas permis non plus d'oublier votre promesse. Si le Seigneur me prend bientôt avec Lui, je vous demande de continuer chaque jour la même petite prière, car je désirerai au Ciel la même chose que sur la terre : Aimer Jésus et le faire aimer⁴⁴.

Cette prière, que Thérèse demande à son frère prêtre de réciter, est exactement, dans son fond, celle que Céline, la sœur de Thérèse, sœur Geneviève en religion, aura la mission de prolonger. La pluie de roses, ou « ouragan de gloire » est, en effet, un flot continu des grâces obtenues par l'apostolat céleste de Thérèse mais dont la face cachée est la part prise par les petites âmes de la terre, dont Céline la première⁴⁵, demandant instamment au Bon Dieu de continuer à se servir d'elle pour le faire aimer dans le monde. C'est de cette manière que la civilisation de l'amour, ou civilisation de Thérèse, s'instaure avec la participation d'une légion de petites âmes. C'est de cette manière que l'idéal de toute civilisation, la « communion des saints », peut être approché⁴⁶.

De ce premier aperçu, retenons deux idées. La première, c'est que l'amour que la petite Thérèse, ou plutôt le Bon Dieu par elle, a répandu dans le monde, et continuera à répandre jusqu'à la fin des temps, est le but même et l'objectif de toute civilisation « digne de ce nom »⁴⁷. Thérèse est la première, après Jésus, Marie ou Jean-Baptiste, à oser prétendre être l'instrument d'une telle œuvre. La seconde, c'est que le moyen, qui est en même temps la fin de cette ambition : la « communion des saints », importe à la fois à Thérèse dans sa propre croissance spirituelle et à ceux qui la prieront. C'est parce que Thérèse, qui est devenue Amour, montre en sa personne le but de toute civilisation qu'elle peut devenir l'instrument par lequel Dieu appelle à sa suite une « minorité créatrice », une « légion de

petites âmes⁴⁸ ».

3. LA DÉCOUVERTE DES LOIS QUI RÈGLENT LA « CIVILISATION DE L'AMOUR »

Si la petite Thérèse, selon le langage de Toynbee, fait partie de ces « personnalités créatrices », génératrices de civilisation, à l'image de saint Thomas d'Aquin⁴⁹, nous devrions découvrir dans sa doctrine, ou sa petite voie, des lumières suffisamment nouvelles et fécondes pour expliquer l'adhésion durable et universelle dont elle a été l'objet. Si Thérèse est la mère ou la « petite Reine » de la civilisation de l'amour, nous devrions prendre conscience de l'importance de ses trouvailles afin de saisir les lois fondamentales de sa civilisation. Quelle est la grande découverte de Thérèse ? Quelles sont les lois qui régissent sa « petite voie » ? Répondre à ces questions n'est pas simple car la simplicité même de son enseignement rend difficile de le caractériser avec précision. Quel est le propre de Thérèse ? Quel est le spécifique de sa « petite voie » ? Nous ne pourrions pas prétendre à de sérieux résultats si nous faisons abstraction des réponses déjà données. Parmi elles, et au risque de nous limiter, nous écouterons plus volontiers celles de l'abbé Combes et de ce témoin privilégié de la vie de Thérèse que fut Céline.

3.1 L'abbé Combes

Après dix années de labeur intense, l'abbé Combes, parvenu à la maturité de ses recherches, publia en 1954 son maître ouvrage : *Sainte Thérèse de Lisieux et sa mission, Les grandes lois de la spiritualité thérésienne*. Comme l'indique le titre, il se proposait, dans ce livre, de dégager les lois structurantes de la « petite voie », traitant sa doctrine avec la même rigueur d'analyse que celle dont il usa pour ses études sur Gerson, et avec le même sérieux que celui d'un scientifique à l'égard de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

siècle, avec Madame Acarie, avait envahi toute la France. Lorsque Martin est sur le point de mourir, l'alternative entre le travail sur terre et le repos dans le ciel s'offre à lui¹⁰³. Lorsque la petite Thérèse est à la veille de mourir, elle reprend cette même alternative, comme héritage martinien, et choisit, avec génie, de continuer à travailler dans le ciel¹⁰⁴. Martin s'est fait connaître et aimer par l'humble geste de charité qu'il a posé en partageant son manteau, à Amiens. Il a pratiqué ce sacerdoce caché par lequel d'immenses grâces sont accordées à l'occasion d'un petit geste de charité. La petite Thérèse, quant à elle, est devenue la théoricienne de cette charité qui, parce qu'ordinaire et faite d'humilité, est la plus féconde et la plus sûre. Martin a découvert sa vocation, d'apôtre de la Gaule, en renonçant à toutes les autres vocations particulières. Ni soldat de l'armée romaine, ni ermite comme il l'avait rêvé, Martin consent à renoncer à sa volonté, jusqu'à perdre son idéal de sainteté, pour servir le peuple de Tours¹⁰⁵. Mais il n'est pas un évêque ordinaire. En continuant à rester humble et petit, il devient le grand apôtre de la France et de l'Europe, et le saint patron de la chrétienté naissante¹⁰⁶. De même la petite Thérèse, au sein de sa vocation de carmélite, en s'abaissant dans son néant, et ne voulant pas être seulement martyre, guerrière, missionnaire ou prêtre, mais en voulant être « tout », devient l'amour au cœur de l'Église, et par là même Docteur de la « civilisation de l'amour ».

Terminons avec Louis, Roi de France. Saint Louis est présent à la vie de Thérèse par la figure de son père. Pour elle, Louis Martin est le « roi de France et de Navarre » par excellence. Et cela non pas en raison de titres terrestres, mais en raison de sa très haute charité¹⁰⁷. La figure de saint Louis priant pour la France, se sacrifiant pour elle, allant jusqu'en Orient, portant sur lui le péché de ses habitants, s'accomplit pour Thérèse dans

la figure de son père, plus saint même que lui¹⁰⁸. Pour Thérèse, être « reine », comme son père est roi, et surtout comme Jésus l'est, c'est intercéder pour les pécheurs¹⁰⁹, porter sur soi le poids de leur péché, afin de leur ouvrir les portes du ciel. Elle sait très bien que le pouvoir royal par excellence n'est autre que celui de l'intercession¹¹⁰. Par elle, la charité se communique dans les cœurs de ce peuple pour qui l'on prie. Par elle, on peut soulever le monde, mieux que ne l'ont jamais fait les plus grands empereurs¹¹¹.

Si la « civilisation de l'amour », dans la pensée de Paul VI et de ses successeurs, est à comprendre comme un fruit à venir du Concile Vatican II¹¹², et si ce même Concile invite tous les membres du peuple de Dieu à laisser se développer en eux les charges prophétique, sacerdotale et royale de leur baptême¹¹³, alors la petite Thérèse, en rendant accessibles à tous le prophétisme de Jeanne, le sacerdoce de Martin et la royauté de Louis, rend vivant et concret l'idéal de cette civilisation nouvelle, tout en l'enracinant dans un passé plurimillénaire¹¹⁴. Entre les prêtres, prophètes et rois de l'Ancien Testament et les baptisés d'aujourd'hui, elle établit la jonction, en assumant les figures saintes et héroïques de son héritage, et en conférant à leurs fonctions une profondeur sans pareille. Car le prophétisme baptismal ne consiste pas seulement à annoncer matériellement et verbalement l'Évangile. Comme la petite Thérèse nous l'enseigne en devenant une nouvelle Jeanne d'Arc, il nous entraîne à découvrir cette parole de Dieu que nous sommes en retrouvant la pureté virginale de notre cœur d'enfant, en relisant notre vie à la lumière de la parole de Dieu et en nous offrant, devant tant d'amour découvert, en victimes d'holocauste à son amour miséricordieux. D'autre part, le sacerdoce baptismal ne consiste pas seulement en une participation active à la célébration eucharistique. Comme la petite Thérèse le montre en

renouvelant la mission de Martin, il nous pousse à offrir nos gestes quotidiens comme des sacrifices d'amour et à découvrir, au sein de notre vocation limitée et particulière, notre appel à faire rayonner l'amour sur l'universalité du Corps mystique. Enfin la royauté baptismale ne consiste pas seulement à administrer les biens temporels en vue du royaume de Dieu. Comme la petite Thérèse nous l'apprend après l'avoir appris elle-même de ce nouveau saint Louis qu'était son père, il consiste à porter, par l'intercession, cette portion du peuple de Dieu qui nous est confiée et à communier à son péché pour lui ouvrir les portes du ciel.

La petite Thérèse nous montre comment enfanter la civilisation de l'amour, dans la simplicité du quotidien, d'une manière cachée mais tout aussi héroïque que celle de Louis, Jeanne et Martin. Si nous consentons à suivre la petite voie de Thérèse, c'est-à-dire à devenir prophètes comme Jeanne, prêtres comme Martin et rois comme saint Louis, mais d'une manière cachée, alors nous devons croire que nous participerons de la manière la plus active et la plus efficace qui soit à l'émergence de cette civilisation nouvelle. Dans *Evangelium vitae*, saint Jean-Paul II disait, en parlant des « bâtisseurs de la civilisation de l'amour » :

Même si personne ne les remarquait et s'ils restaient cachés aux yeux du plus grand nombre, la foi nous assure que le Père, qui voit dans le secret, non seulement saura les récompenser, mais les rend féconds dès maintenant en leur faisant porter des fruits durables pour le bien de tous¹¹⁵.

CONCLUSION

Par ses prétentions qui coïncident avec celles de la civilisation, par son génie contemplatif qui découvre « combien Jésus désire être aimé » et par son enracinement dans l'histoire des saints et héros de France, Thérèse est entrée au cœur de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

TABLE DES MATIÈRES

Préface

Fr. Jean Emmanuel de Ena, ocd et Fr. Baptiste Sauvage, ocd

Introduction

De quoi parle-t-on lorsqu'on parle de politique chrétienne ?

Madeleine Deschamps

Sainte Thérèse dans le Siècle d'Or

Comment Thérèse d'Avila répond-elle
au défi politique de son époque

Maria Isabel Alvira

Mystique et politique

Fr. Olivier-Marie Rousseau, ocd

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus de la Sainte Face,
une figure du XIX^e siècle

Fr. Maximilien-Marie Barrié, ocd

Thérèse, « petite reine » de la civilisation de l'amour

Fr. Baptiste Sauvage, ocd

Conclusion : En tout temps, de notre temps,
comment le Carmel est présent

Fr. Jean Emmanuel de Ena, ocd

Collection Recherches Carmélitaines

- *Au service d'une pensée. Edith Stein traductrice*, Spescha Flurin, 2017
- *Carmel et défi politique. Une approche historique*, Collectif, 2019
- *Dieu en l'homme*, Chardonnes Denis, 2014
- *Élisabeth de la Trinité, l'aventure mystique*, Collectif, 2006
- *Femmes dans le Christ. Vers un nouveau féminisme*, Collectif, 2003
- *Introduction à la lecture de sainte Thérèse 1*, Collectif, 2015
- *Jean-Paul II pape personnaliste. La personne, don et mystère*, Collectif, 2008
- *L'alliance irrévocable. Écrits sur le judaïsme*, de Goedt Michel, 2015
- *L'amitié divine à l'école de Thérèse d'Avila*, de Goedt Michel, 2012
- *L'apport théologique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Chardonnes Denis, 2000
- *La divinisation selon Jean de la Croix*, de Goedt Michel, 2017
- *La liberté chez Edith Stein*, Collectif, 2014
- *La médiation maternelle de Marie, d'après la vie mariale et mariforme*, Guillou Marie-Ollivier, 2019
- *La mystique du nuage de l'inconnaissance*, Johnston William, 2009
- *Le ciel sur la terre. Élisabeth de la Trinité et la spiritualité sacerdotale*, Michel Christian-Marie, 2017
- *Le monde est en feu. Colloque du V^e centenaire de la naissance de Thérèse d'Avila*, Collectif, 2017
- *Le Mystère du mal. Péchés, souffrance et rédemption*, Borde

MarieBruno, 2001

– *Les sentiments du Fils. Le chemin de formation à la vie consacrée*, Cencini Amedeo, 2003